

A Debrecen, dans le fief de la Hongrie rêvée d'Orban

Les électeurs voient dans le premier ministre un rempart contre les dangers extérieurs et l'immigration

REPORTAGE

DEBRECEN (HONGRIE) - *envoyé spécial*

Marie Csernyi presse le pas sur le parvis de l'immense temple calviniste de Debrecen. C'est ici que Lajos Kossuth, héros du roman national, a proclamé la déchéance des Habsbourg et l'indépendance de la Hongrie, le 14 avril 1849. Le personnage est sacré pour les patriotes ; Viktor Orban, le premier ministre en campagne pour obtenir un troisième mandat d'affilée, se présente comme son héritier.

Trente-cinq ans durant, cette sexagénaire a passé la serpillière sur les tomettes foulées par les ouailles protestantes. Elle votera bien sûr pour le chef du gouvernement, si décrié à l'étranger, aux législatives du 8 avril. « Pour qui d'autre ? Regardez donc autour de vous ! Tout a changé en mieux chez nous grâce au parti Fidesz. »

Impossible d'échapper à la couleur orange du parti au pouvoir dans la seconde ville de Hongrie, une vitrine du régime, 225 kilomètres à l'est de Budapest. Tramway flambant neuf, centre-ville rénové : l'argent y coule à flots depuis la victoire, en 2010, de cette formation et de son dirigeant ultraconservateur, car la municipalité de 210 000 habitants est tenue par des proches du clan Orban.

Détourner l'attention

Difficile de dénicher des électeurs ouvertement critiques, même au sein de l'important campus qui fait vivre la cité. « Je vais voter pour le Fidesz parce que le chômage a baissé », assure par exemple Aniko Csillag, 20 ans, qui étudie la littérature hongroise. « Et moi parce que

les salaires ont augmenté », explique Zoltan Lukacs, en première année de sciences politiques. La corruption, le clientélisme, l'état catastrophique des hôpitaux ? Des mensonges de l'opposition. « Les gens veulent reconduire Orban parce qu'ils ont constaté des changements positifs au niveau local », analyse son camarade Janos Santa.

Le député Kosa montre une vieille photo d'Indiens d'Amérique, avec la légende : « Nous aussi, on a eu un problème avec des migrants »

A Debrecen, les habitants disent « merci Orban ». Ils sont rarement contredits : la base électorale de l'opposition libérale « est massivement partie à l'étranger ces huit dernières années », rappelle le politologue Laszlo Keri, et « ceux qui sont restés sont soumis au pouvoir et attendent tout de lui. Le Fidesz ne s'adresse qu'à eux et veille à leur mobilisation, suffisante pour rester aux manettes, tout en évitant les divisions ».

Andras Varga, par exemple, est un gagnant du système. Il peut enseigner les sciences politiques à la faculté tout en siégeant au conseil municipal dans les rangs de la majorité. « Orban va gagner », dit-il. La seule chose qui pourrait l'inquiéter, c'est si le Jobbik [extrême droite] et la gauche s'entendaient pour présenter un candidat commun face au Fidesz dans toutes les circonscriptions. Mais ils n'y

arriveront pas. »

Viktor Orban martèle, depuis plus de deux ans, que la Hongrie « ethniquement homogène » doit se défendre, comme du temps de Kossuth, contre les ingérences de forces étrangères et face à une invasion orchestrée ailleurs. A force, il a réussi à détourner l'attention des sujets de politique intérieure et à fédérer son camp contre des ennemis imaginaires, comme le milliardaire américain d'origine hongroise George Soros et Bruxelles, symbole de la bureaucratie européenne. Dernière cible en date : l'ONU, dont le commissaire aux droits de l'homme Zeid Ra'ad Al-Hussein a traité en février le premier ministre hongrois de

« voyou », qualifiant de « xénophobe » sa vision des réfugiés.

« La grande majorité des pays membres des Nations unies ont des problèmes de surpopulation », affirme Lajos Kosa, le député sortant du Fidesz, un ministre influent qui se lance volontiers dans des théories du complot. « C'est pour cela que l'ONU fait actuellement une présentation de la situation qui est favorable aux migrants. Mais, pour nous, c'est inacceptable. » Sur son téléphone, il montre une vieille photo des Indiens d'Amérique, flanquée de cette légende : « Dans le passé, nous aussi on a eu un problème avec des migrants. Maintenant, on vit dans des réserves. »

En Hongrie, il reste peu de place pour les nuances. Diana Szeles, une élue chargée de la campagne locale du Fidesz, ne s'en cache pas. Elle et ses troupes (1200 militants) n'ont qu'un message ou presque à faire passer : « Nous devons nous présenter comme les seuls à pouvoir protéger les Hon-

grois de la migration. » « Debrecen a une tradition chrétienne très forte, on l'appelle la Rome calviniste », ajoute le maire de la ville, Laszlo Papp, dont le bureau est orné d'une bible imposante.

M. Papp, 46 ans, est un fidèle de l'Eglise grecque-catholique hongroise. Il est intarissable sur la bonne entente actuelle entre les différentes Eglises œuvrant, grâce au Fidesz, à la christianisation de populations largement sécularisées par plusieurs décennies de communisme. Un ensemble harmonieux, selon Lajos Kosa, dans lequel une communauté musulmane s'intégrerait difficilement.

Naphtaline

A Debrecen comme partout, il existe pourtant des épiceries halal : 4300 résidents étrangers ont obtenu le droit de venir faire leurs études dans ce bastion des « chrétiens blancs ». Syriens, Nigériens, Egyptiens : ils sont plusieurs à se réclamer d'une confession présentée par Viktor

Orban comme source de bien des maux, et à vouloir s'installer définitivement dans ce coin d'Europe méconnu.

Lajos Kosa semble gêné d'évoquer leur présence, comme s'il y avait une différence énorme entre ses éléments de langage, pleins de la naphtaline d'un pays fantasmé, et la réalité d'une Hongrie plus ouverte qu'il y paraît. Marie Csernyi, elle, votera également pour le Fidesz et contre l'islam, le 8 avril. Car une question la taraude : s'ils viennent plus nombreux dans son pays, les musulmans ne vont-ils pas chercher à « saoumettre » les Hongrois ? ■

BLAISE GAUQUELIN